

La mine de charbon d'Aigaliers

Le jeudi 2 mars 1944 j'arrive, avec l'ami Raoul Métral, à Aigaliers, petite commune du Gard, près d'Uzès, lieu dit : *Gattigues*, où une mine de charbon abandonnée a été rouverte, remise en service, pour les besoins du moment, par la Société PROJIL de Lyon. Extraction de lignite dont elle tire *la tétraline*, un ersatz d'essence.

Cette exploitation va permettre de planquer près d'une centaine de personnes, en majorité des jeunes en situation irrégulière. Les mineurs sont exemptés de S.T.O.

Je suis présenté au Directeur. On m'attribue un équipement : bleu de chauffe, l'ancêtre du treillis, une paire de courtes bottes en caoutchouc noir (celles qui ont donné le surnom aux pieds-noirs) la mine étant inondée en permanence. Nous nous dirigeons vers un des grands baraquements où je vais loger. Mêmes constructions bois préfabriquées que les campements des Chantiers de Jeunesse, au moins je ne suis pas dépaysé. Je quitte ma valise et mes affaires de travail sur un châlit de bois, dans ce dortoir d'une vingtaine de couchages. Une grande table et deux longs bancs occupent le centre. Autour, scellés aux murs, des casiers métalliques, ce sont les vestiaires. Un poêle à charbon nous chauffera cet hiver, si nous sommes encore là !... Visite des cuisines tenues par Monsieur et Madame Mouton. Nous terminons la virée en allant voir l'entrée de la mine : un grand trou noir béant, surmonté d'une tour de bois semblable à un mirador, qui abrite le moteur du monte-charge qui fait ascenseur.

Les horaires de travail sont les suivants : 8 h - midi et 13 h 30 - 18 h 30.

Quarante-cinq heures de dur travail hebdomadaire.

Aller, au boulot — Le lendemain matin, la descente aux enfers commence dans cet ascenseur bruyant et branlant, le long d'un plan incliné, ce n'est pas une descente à la verticale. Nous débouchons sur un grand carrefour, une immense grotte noire et sinistre, d'où l'on voit, au travers d'une brume grisâtre, les départs des neuf ou dix sombres et inquiétantes galeries, très basses, pas plus d'un mètre quarante de haut, épaisseur de la couche de lignite, ce qui oblige à marcher courbé pendant neuf heures. La mine emploie quelques mineurs de métier, dont des Polonais échappés des griffes nazies, un contremaître, la quarantaine, plusieurs chefs d'équipe d'une trentaine d'années, tous venus des mines d'Alès et quantité de manœuvres du fond occasionnels. Il y a là toutes les nationalités, toutes les couches sociales opposées à Vichy : des communistes, des réfractaires du S.T.O., des militaires déserteurs, des évadés des Chantiers de Jeunesse comme moi et des rescapés des convois des camps de concentration nazis, qui nous racontent des histoires énormes, des salades invraisemblables : « *On brûlerait des gens dans des fours !...* » C'est impensable, on ne les croit pas. La mine c'est la Légion Étrangère, mais avec le boudin (le butin) en moins. Allemands, Gestapo, S.S., gendarmes, policiers et miliciens ne peuvent pas arrêter ces pseudo mineurs, qui ne sont pas là par choix, ils espèrent que leur engagement forcé, nécessité politique du moment, sera de courte durée.

Le Polonais est devant moi, torse nu, obligé de travailler sur ses deux genoux dans l'eau, à cause de la faible hauteur des galeries inondées en permanence. Il pioche dans ce charbon qui s'effrite et tombe entre ses jambes écartées. Je me tiens courbé derrière lui, mon rôle consiste à remplir avec une pelle le wagonnet en attente sur ses rails, chargement qu'il me faudra pousser jusqu'au monte-charge. Quand on regarde la galerie on a l'impression qu'elle va en diminuant de hauteur, au fur et à mesure que l'on avance, il ne faut pas souffrir de claustrophobie !... On a les yeux qui piquent, et cette poussière de charbon que l'on respire à plein nez.

La dure condition ouvrière — Le soir, j'ai les reins cassés d'avoir marché plié en deux à pousser les wagonnets. Mais mon travail n'est rien à côté de ce qu'endure le Polonais : torse nu, les genoux dans la boue noire, je le vois trimer, en baver pour briser le charbon avec le pic. Noyé de transpiration avec les 30 à 35°, la sueur en coulant fait des traînées blanches sur son dos noir de poussière. Un travail de forçat, de galérien et je touche du doigt ce dur labeur des mineurs de fond de l'époque.

Je comprends maintenant l'espoir chimérique que mettaient les ouvriers dans le communiste, qui n'aurait fait qu'améliorer quelque peu leur sort et leur vie misérable.

Il me faut pousser la cargaison de charbon jusqu'au pied du monte-charge. Le sol est détrempe, je patauge et glisse à chaque pas mal assuré, dans cette boue noire. Les traverses de rails, sapées par les eaux, ne sont pas stables, quand un wagonnet déraile avec sa tonne de lignite, il faut s'y mettre à huit ou dix pour le redresser et le remettre sur ses rails, dans cette manœuvre un copain a eu la main broyée.

Un bol de vesces — Le coup de sirène tant attendu, c'est l'heure de la cantine. Les repas, en ces périodes de grosses restrictions, se réduisent au strict minimum. Le matin, pareil aux Chantiers de Jeunesse, quelque chose de noir et chaud qui ressemble à du café sans sucre. À midi et le soir : un bol de vesces simplement bouillies, lentilles rondes, des ers qui, avant-guerre, nourrissaient le bétail, avec un morceau de pain noir (tout est noir ici). Pour arroser ce fade rata d'herbe : un verre de vin, liquide imbuvable pour moi, teinté à la fuchsine, le même qu'aux Chantiers, et le même vin dont raffolent les gendarmes. J'ai vu des jeunes se battre au couteau pour un gobelet de cette vinasse ; ici, il n'y a pas d'encadrement militaire ou policier, livrés à nous-mêmes, les conflits se règlent à l'arme blanche, au Soleil et c'est la cantinière qui fait office d'infirmière. Moi, je troquais mon verre contre un fruit ou un ou deux francs. Très rapidement, grâce à Raoul Métral, ami du directeur, je vais me détacher de la masse des manœuvres du fond pour manger au Mess avec le contremaître et les chefs d'équipe. Là, le climat est tranquille, les menus plus consistants avec une fois par mois, du ragoût de mouton avec de la purée de pommes de terre.

Les copains — De fortes amitiés vont se nouer, les mêmes qu'aux Chantiers, comme si la dureté de la vie tressait des liens d'autant plus intenses. Nous sommes quatre copains : Louis Ligerot, Lyonnais, la trentaine, marié, sa femme est à Lyon ; et deux célibataires de mon âge, Henri et Jean, chefs d'équipe venus des mines d'Alès. Dès le premier mois, un brave paysan désintéressé nous permet de nous installer gracieusement dans un petit local qui fera logement au cœur du village, une pièce d'une trentaine de mètres carrés, sans électricité. Nous puisons l'eau dans le canal (filtrée au travers du mouchoir). Nous occupons un coin chacun, au centre une table, une lampe à pétrole, bancs et chaises ; nous sommes comme des *coqs en pâte*.

Une famille d'accueil — Nous améliorons l'ordinaire en allant acheter dans les fermes des œufs, du lait, du pain, des fruits et à l'inverse du Jura, nous sommes bien acceptés et reçus avec gentillesse et générosité. Une famille va prendre une place considérable dans ce quotidien :

les Molimard. Jean, le père, mécanicien de métier, la clé à molette dans une main, le cœur dans l'autre, prêt à donner sa chemise et son temps, pour rien. Sa femme Léa, aussi généreuse que son mari, jamais en colère, douce, dévouée et toujours le sourire. La vieille mémé, assise sous la hotte de la grande cheminée, ne s'éloigne jamais de l'âtre, même éteint l'été, ne parle pas, mais écoute et sourit à nos plaisanteries. Et deux enfants, garçon et fille.